



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 8

Le concile Vatican II

par Son Éminence le cardinal Paul Poupard

Conférence extraordinaire du 31 août 2011

2011

LE CONCILE VATICAN II

par Son Éminence le cardinal Paul Poupard,
Rendez-vous de l'Académie salésienne du 31 août 2011

Parler du concile Vatican II en une heure c'est un peu une gageure mais puisque cela m'est proposé je m'efforcerai d'y répondre, étant donné que j'ai eu le privilège d'être à Rome aussi bien avant le concile que pendant le concile et après le concile et d'avoir ainsi suivi, de l'intérieur même, ces grandes assises qui ont marqué durablement notre temps.

Parmi les ouvrages nombreux que j'ai publiés, il y a d'abord sur le concile un petit *Que sais-je ?* puis je l'ai étoffé, vingt ans après, sous le titre *Découvrir le concile Vatican II*¹. Ce sont comme des relectures, des *retractationes*, comme celles de saint Augustin, relectures que nous faisons les uns et les autres des événements que nous avons vécus.

Pour situer mon propos, au point de départ je citerai la Lettre apostolique *Tertio millennio adveniente* du pape Jean-Paul II le 10 novembre 1994 : « Le concile Vatican II constitue un événement providentiel par lequel l'Église a commencé la préparation immédiate du jubilé du deuxième millénaire. Il s'agit en effet d'un concile semblable au précédent et pourtant très différent. Un concile centré sur le mystère du Christ et en même temps ouvert au monde, contribution marquante à la préparation du nouveau printemps de vie chrétienne qui devrait être révélé par le grand jubilé si les chrétiens savent suivre l'action de l'Esprit Saint ». En peu de mots, le pape Jean-Paul II a bien situé ce qu'a été le concile dans la continuité de l'histoire de l'Église et des 21 conciles œcuméniques au cours de deux millénaires : semblable et très différent, centré sur le mystère du Christ et en même temps ouvert au monde, ce qui a été sans doute le caractère propre de ce concile et en même temps ce qui a aussi suscité des attentes contradictoires, des mises en œuvre pour lesquelles nous sommes encore tous au travail et ce qui demeure peut-être la difficulté de sa réception par l'Église à un demi-siècle de distance.

Je commencerai par quelques souvenirs. C'était alors l'automne déjà lointain de 1959 et Angelo Giuseppe Roncalli venait de succéder au pape Pie XII, il avait pris le nom de Jean XXIII. On a beaucoup écrit sur le fait que les cardinaux avaient cru élire un pape de transition. Je n'étais pas au conclave, je n'aurai pas à en trahir les secrets. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce vieux paysan lombard, que l'on disait de tradition, héritait d'une Église qui semblait habitée par de tranquilles certitudes dans un monde qui, après les craquements

¹ P. Poupard, *Le Concile Vatican II*, PUF, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1997² ; *Découvrir le Concile Vatican II*, Salvator, Paris, 2004 ; *Le Concile Vatican II*, *ibid.*, 2012.

de la Seconde Guerre mondiale, aspirait à croquer la vie à pleines dents. Il m'en souvient.

À l'étonnement général, il venait de convoquer un concile. Beaucoup ne savaient même pas ce que c'était et pratiquement personne ne l'attendait. Les professeurs de la faculté de théologie d'Angers, mon *alma mater*, étaient convaincus qu'après la définition de l'infaillibilité pontificale, il n'y avait plus besoin de concile, ce qui prouve que les théologiens ne sont pas infaillibles. Je revois encore le professeur de théologie dogmatique qui disait que maintenant il n'y avait plus besoin de concile puisque le pape était infaillible.

À sa manière pragmatique, le bon pape Jean, comme on l'appelait (on l'appelait aussi Jean Hors-les-Murs, un petit jeu de mots romains, évoquant la basilique Saint-Paul-Hors-les-Murs ; les Américains, buveurs de whisky, l'appelaient Johnny Walker) : il voyageait beaucoup alors que maintenant on est habitué à voir le pape voyager un peu partout à travers le monde. Je me souviens de la stupeur que ce fut de voir le pape Jean dans les rues de Rome sortant d'une célébration et faisant quelques centaines de mètres à pied pour aller voir un de ses camarades de séminaire qui était malade, c'était vraiment de la stupeur, une chose incroyable. Ce qui montre qu'au fur et à mesure des temps les choses changent avec la perception que nous en avons.

En tout cas, pour certains, c'était plutôt difficile et le pape les y aidait non pas avec de grandes théories – ce n'était pas son genre littéraire – mais par des confidences multipliées en privé comme en public. J'ai extrait de mes archives un exemplaire jauni de la *Documentation catholique* du 7 octobre 1962 que je signale à votre crédit et dans cette publication, nous voyons au départ : *Ecclesia Christi lumen gentium*, un message de Jean XXIII au monde entier, un mois avant l'ouverture du concile. Entre parenthèses, il nous montre que le titre de la grande constitution dogmatique que nous lisons : *Ecclesia lumen gentium* du concile, c'est Jean XXIII qui l'a mis en circulation un mois avant l'ouverture du concile : *Ecclesia Christi lumen gentium* « car la lumière des nations ce n'est pas l'Église mais c'est le Christ ». Donc recentrement essentiel dès le point de départ, si l'on peut dire. Comme tout le monde s'interrogeait sur ce que serait un concile, le cardinal Domenico Tardini, secrétaire d'État (c'était le premier cardinal secrétaire d'État sous l'autorité duquel j'ai travaillé), a fait ce qui à l'époque était une nouveauté absolue : une conférence de presse. Maintenant le cardinal secrétaire d'état s'exprime presque tous les jours mais à l'époque, le 30 octobre 1959, après l'annonce du 25 janvier 1959, le cardinal Tardini va expliquer aux représentants de la presse mondiale ce que sera le futur concile œcuménique. À sa manière pragmatique, le pape Jean (le premier pape pour lequel j'ai travaillé) avait un grand art de simplifier les choses, y compris dans la manière dont il présentait comment lui était venu l'idée du concile, il disait souvent : « une inspiration soudaine ».

En fait, le jeune prêtre Angelo Giuseppe Roncalli était le secrétaire de cet évêque auquel souvent il se référait (comme pour tout jeune prêtre, c'est le premier ministère qui laisse des traces). Il était le secrétaire de cet évêque de

Bergame, Mgr Radini-Tedeschi qui a occupé une place importante dans l'histoire de l'Église d'Italie puisque (je ne sais pas si je peux vous le rappeler ici en Savoie) dans la longue marche de l'unité italienne, le pape s'est retrouvé comme prisonnier du Vatican parce que l'unité de l'Italie s'était faite aussi aux dépens des États pontificaux, ce qui paraissait à l'époque une catastrophe insurmontable et qui apparaît aujourd'hui une bénédiction incroyable. Comme quoi, à un siècle de distance, les choses changent... À l'époque, le pape, privé du pouvoir temporel, avait édicté le *non possumus* qui, par manière de protestation, interdisait aux catholiques italiens – on croit rêver – d'aller voter. Ce qui naturellement ouvrait un boulevard à tous ceux qui allaient voter et qui ne suivaient pas l'énoncé des évêques. Mais c'est très difficile de ne pas faire d'anachronisme. Souvent le pape Jean se référait à ses souvenirs avec son évêque qui lui avait appris que l'évêque ne pouvait pas bouder le monde mais au contraire doit s'y insérer au milieu même des contradictions pour y faire entendre le message du Christ.

Toujours est-il qu'il accompagnait sagement son évêque et tous les mois l'évêque venait se confesser au cardinal archevêque Ferrari de Milan et pendant que l'évêque se confessait, pour occuper son temps, il allait à la grande bibliothèque ambrosienne de Milan dont le bibliothécaire était un jeune prélat qui s'appelait Achille Ratti (plus tard il est devenu le pape Pie XI). Le bibliothécaire voyait ce jeune prêtre qui allait et venait de droite à gauche. C'est le pape qui m'a raconté cette histoire lorsque que je lui ai offert ma première thèse de doctorat, puis la seconde trois mois après. Il m'a dit : « *Que fatica!* Je me suis fatigué quinze ans entre mon premier et mon second livre, alors j'aimerais raconter une histoire ». Il aimait bien raconter les histoires...

Le bibliothécaire voyait donc passer ce jeune prêtre, il y avait là les manuscrits de la visite pastorale de saint Charles Borromée après le concile de Trente dans le diocèse de Bergame. Au bout d'un moment, il lui dit : « Tu vois, au lieu de perdre ton temps, tu devrais éditer les visites pastorales de saint Charles Borromée au diocèse de Bergame ». Devenu pape, il l'a envoyé comme délégué apostolique en Bulgarie, puis à Istanbul et Jean XXIII me dit : « Moi, alors, je travaillais et je crois que j'ai mis trente-cinq ans entre mon premier et mon second livre ». Et comme l'une de mes thèses était une étude d'histoire de l'Église, il me disait dans cet italien intraduisible : « *Bravo figlio bello*, moi aussi quand j'avais ton âge, je m'intéressais à l'histoire de l'Église, continue, l'Histoire est maîtresse de vie ». Donc il avait été formé, jeune prêtre, dans cette idée qu'un concile, c'était important dans la vie de l'Église et en particulier pour son diocèse de Bergame auquel il était très attaché. Le concile de Trente avait marqué très profondément son diocèse, notamment à l'époque de la création d'un séminaire, la formation des prêtres et les visites pastorales de l'évêque. Un concile était pour lui avant tout une rencontre pastorale, il ne rentrait pas dans les discussions théologiques sur la justification et les querelles avec les protestants. Un concile était important pour la vie de l'Église.

Je pense qu'il y a eu une germination lente pendant les dix, vingt, trente, quarante années où il a parcouru le monde (de Bergame à Rome, de Rome à Sofia, à Istanbul et à Paris), les rives du Bosphore et les rives de la Seine. Cette « impulsion soudaine » était le fruit, la maturation sur ce qu'était un concile. Il a ensuite eu le souci de tester ce projet de réunir un concile sur son premier collaborateur qui était le cardinal Domenico Tardini, secrétaire d'État, qui, lui, n'avait jamais quitté Rome et qui était un pur produit de la diplomatie pontificale.

Je précise que, le mois dernier, je suis retourné à Bergame et j'ai, à Sottolil-Monte, rencontré Mgr Loris Capovilla, qui était le secrétaire particulier du pape Jean XXIII. Aujourd'hui, il a 96 ans mais demeure tout à fait lucide. J'en ai profité pour me faire préciser quelques petites choses que je croyais savoir mais dont je n'étais pas tout à fait sûr. Et Don Loris Capovilla m'a raconté tout ça.

Dans l'audience, donc, que le cardinal secrétaire d'État avait auprès du pape, Jean XXIII a osé avec un peu de crainte confier son intention puisque personne n'attendait un concile. Comme je l'ai dit, les professeurs d'Angers n'étaient pas des solitaires, c'était l'erreur commune communément partagée qu'il n'y aurait plus de concile désormais...

Dans son langage toujours imagé, Jean XXIII raconte que le cardinal lui a dit « Ah ! Un concile ! », il a ouvert les yeux grands comme la bouche et puis tout de suite il a ajouté : « Oh ! mais quelle belle idée » et cette réaction a encouragé le pape, qui est allé le 25 janvier 1959 à Saint-Paul pour l'annoncer. Comme vous le savez, les nouvelles à Rome deviennent officielles à midi. L'embargo est donné aux journalistes en salle de presse jusqu'à midi. De fait, ce sont les journalistes qui l'ont annoncé avant que le pape ne le fasse ; les carnets de retraite du jeune séminariste de Bergame Angelo Roncalli, âgé de douze ou quatorze ans, expliquent pourquoi : résolutions de retraite : « Je suis bavard, je veux donc me corriger, je vais prendre des résolutions pour ne plus être bavard. ». Devenu pape, il continuait à être bavard. Il était entendu qu'il devait annoncer le concile à midi, il avait rencontré les moines, les bons pères bénédictins à Saint-Paul-Hors-les-Murs, il a continué à parler. Midi est passé donc les journalistes l'ont communiqué et lui a fait l'annonce officielle après eux. Je pourrais raconter beaucoup d'histoires sur le pape Jean XXIII et sa manière pragmatique de se comporter.

Si vous re-parcourez ce numéro de la *Documentation catholique* du 7 octobre 1962, vous y trouverez le message qu'il lance au monde un mois avant l'ouverture du concile, le règlement de ce dernier, qui occupe une vingtaine de pages (il faut tout prévoir c'est incroyable !) et surtout les audiences de tous les jours au cours desquelles Jean XXIII parlait du concile à tous les groupes qu'il recevait.

Le 2 septembre il reçoit des architectes et il leur dit : « les évêques du monde entier par leur nombre et la diversité de leur provenance, par la force singulière de leurs témoignages feront monter vers le ciel un chant printanier

de jeunesse. Le concile entend bâtir un édifice nouveau sur les fondements posés au cours de l'histoire ».

On perçoit donc cette continuité dans l'appréciation du concile, comme je vous rapportais à l'instant dans les paroles de Jean-Paul II qui disait en substance : « ce concile a été à la fois semblable et très différent ». Mais déjà le père du concile disait : « il entend bâtir un édifice nouveau sur les fondements posés au cours de l'histoire. Qu'il ne s'agisse pas de doctrines nouvelles, de formules sensationnelles, c'est évident. L'objectif commun de l'Église et des architectes : épanouir l'homme ». Quelques jours après, le 16 septembre, il reçoit une chorale de Cologne. Il leur dit : « le concile veut faire monter vers le ciel et répandre sur la terre une puissante symphonie qui fera découvrir aux hommes les voix de la vérité, attirera les âmes vers la conquête de la vertu, inspirera aux peuples un désir ardent de cordiale collaboration et de paix ».

Quelques jours après, il reçoit des jeunes et dit en s'adressant à eux : « les échos qui parviennent de toutes les parties du monde suscitent une émouvante joie ». C'est là une des constantes du nouveau pape à la veille du concile : « Chers jeunes gens, ne vous détournez pas de la vision résolument optimiste qui doit guider vos pas, soyez des hommes pacifiques, des constructeurs de paix. Ne vous attardez pas aux rages de la polémique acerbe et injuste, aux aversions préconçues et définitives, aux façons rigides de cataloguer les hommes et les événements, soyez toujours disponibles pour les grands desseins de la providence ».

Dans son langage imagé, il nous disait aussi : « le concile, c'est ouvrir les fenêtres, c'est balayer la poussière qui s'est accumulée sur le trône de Pierre depuis Constantin, c'est mettre des fleurs sur la table, c'est dire aux frères séparés : venez et voyez ». Telle était sa manière de procéder. Puis il ajoutait : « en fait de concile, nous sommes tous des novices, quand les évêques seront là, le Saint-Esprit sera avec eux et on verra bien ».

Alors cela fera cinquante ans dans quelques semaines : le 25 décembre 1961, le pape Jean XXIII, après l'avoir annoncé le 25 janvier 1959, promulguait – disons-nous dans notre langage – la Bulle d'induction, c'est à dire le texte officiel de convocation du concile. Voilà comment il s'exprimait, avec beaucoup de précaution : « Obéissant à une voix venue de notre cœur comme une inspiration surnaturelle, nous avons pensé que les temps étaient mûrs pour donner à l'Église catholique et à toute la famille humaine un nouveau concile œcuménique venant s'inscrire à la suite des vingt grands conciles qui tout au long des siècles nous ont valu tant de progrès chrétiens, tant d'accroissements de grâce dans le cœur des fidèles ». Voilà donc la vision d'ensemble.

À un mois de l'ouverture, toujours dans le même esprit, il parle de la grande attente suscitée dans les âmes par l'annonce du concile et il cite saint Luc : « Voyez tous les arbres quand ils ont déjà des bourgeons, vous vous rendez compte vous-mêmes que l'été approche, de même, quand vous verrez

ces choses se produire, sachez que le royaume de Dieu est proche»². Et il poursuivait : « Que peut être un concile, sinon le renouvellement de la rencontre avec le visage de Jésus ressuscité, roi glorieux et immortel, rayonnant à travers toute l'Église pour sauver, réjouir et illuminer les nations humaines, une véritable *joie* pour l'Église universelle du Christ. Voilà ce que veut être le nouveau concile œcuménique ».

Monseigneur Capovilla me racontait une de ses conversations confiantes avec le pape. Comme vous le savez, les prédécesseurs du pape Jean XXIII étaient solitaires, c'est-à-dire prenaient leurs repas seuls. Le soir de son élection, Jean XXIII se met à table, il voit qu'il n'y a qu'un couvert et il dit : « Mais, Don Loris (son secrétaire), le pape mange seul ? Mes sœurs, est-ce que vous avez lu l'Évangile quelquefois ? Moi qui l'ai lu, je n'ai jamais vu que le pape doit manger seul, donc ajoutez un couvert pour Don Loris Capovilla ». Ce dernier partageait de multiples échanges, comme le pape l'avait fait lui-même avec son évêque. Monseigneur Capovilla venait me voir presque tous les jours à la secrétairerie d'État, parce que, comme Mgr Roncalli avait été nonce à Paris, il aimait bien savoir ce que pensaient ses chers fils de France. Ceci permettait au jeune prêtre que j'étais de quelquefois lancer des idées qu'après Don Loris Capovilla partageait à table avec le pape.

Voyez comment le pape Jean XXIII envisageait le concile. Don Loris Capovilla me disait que, quand son annonce avait suscité quelques critiques, le pape s'exclamait : « mais enfin, écoutez, à travers le monde, moi, je reçois tous les jours des groupes, des associations (architectes, ...), tous les responsables ont l'habitude de partager entre eux et pourquoi est-ce que les évêques n'en feraient pas autant ? ». Voilà quelle était son intuition et il ajoutait : « Eh bien, demandons à tous les évêques ce qu'ils en pensent, ils ont envoyé leurs réponses, ... et puis on verra bien ». En fait, cela s'est passé de façon un peu différente de ce qu'il avait prévu, mais c'est une autre histoire dans laquelle nous allons entrer.

Avant cela, je voudrais dire un mot des conciles dans l'Église. Il y a eu, dans les vingt conciles qui ont précédé Vatican II, des conciles d'importance, de nature extrêmement diverses (le premier a été convoqué par Constantin par exemple). Les premiers ont tous été christologiques et trinitaires. Les conciles se sont toujours efforcés de répondre aux questions du temps. Les premières questions consistaient donc à définir ce qu'était la foi de l'Église. Nous, nous sommes habitués à professer notre foi dans le credo : le Père, Dieu créateur, le Fils rédempteur, l'Esprit sanctificateur et Jésus est à la fois fils de Dieu et fils de la Vierge Marie.

Cela ne s'est pas fait tout seul. L'Église a vécu et, au fur et à mesure qu'elle vivait, elle a répondu aux questions qui se posaient. C'est cela qu'ont été les conciles et c'est en cela que le concile Vatican II a été très semblable et

² Lc, XXI, 29-33.

très différent des précédents. Le premier d'entre eux, comme on l'appelle en termes un peu impropres, c'est ce que nous racontent les *Actes des apôtres* à propos du premier conflit au sein de la première génération chrétienne : ce n'est pas d'aujourd'hui que des avis différents s'expriment sur la manière de vivre la foi au Christ dans l'Église (*Actes des apôtres*, ch. XV).

N'oublions pas que l'Église catholique venait de la synagogue juive. La grande question était : « est-ce qu'on doit imposer aux nouveaux convertis qui viennent du paganisme, qui viennent du monde grec, comme on appelait tous les autres fidèles, ce qui pour les Juifs est obligation, la Loi, et en particulier la circoncision. Comme vous le savez, il y a eu des accrochages assez forts entre Pierre et Paul. Celui-ci dit dans son *épître aux Galates* qu'il a publiquement fait des reproches à Pierre, car Pierre avait un comportement double. Quand Pierre se trouvait devant des Judaisants, comme on les appelait, il faisait des accommodations. Paul le lui a reproché et il a dit : « J'ai remis Pierre dans le droit chemin »³.

À l'origine, on peut dire que c'est au sommet même, entre Pierre, Jacques et Jean et Paul, qu'éclate la dissension puisque les Églises locales d'Antioche et de Jérusalem n'étaient pas d'accord entre elles, sur ce point. À la fin, après les interventions des fidèles qui se plaignent des nouveautés (ce n'est pas d'aujourd'hui dans l'Église qu'il y a des fidèles qui se plaignent des nouveautés !) en disant : « Mais ça n'a jamais été comme ça ! », Pierre doit s'expliquer sur son attitude et Paul raconte les merveilles de l'Évangile chez les païens.

C'est Jacques qui propose une motion de compromis, comme on dirait aujourd'hui (ce n'est pas de la compromission), pour éviter le scandale, en demandant à tous de « ne pas manger les viandes idolothytes ». Quand j'étais un jeune étudiant, je me demandais ce que c'était que ces viandes idolothytes : c'était tout simplement des viandes offertes aux idoles. Les uns disaient : « mais puisqu'elles sont offertes aux idoles et que les idoles n'existent pas, ce n'est pas la peine de s'en occuper ». Mais d'autres n'avaient pas cette connaissance et s'en scandalisaient.

Et Paul rappelle ces grandes règles énoncées au début de l'Église : « la foi, l'espérance et la charité, mais c'est la charité qui domine tout. On ne doit rien faire pour scandaliser les frères ». C'est à la suite de cela que le fameux chapitre XV des *Actes* écrit : « l'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé ». Je trouve cette formule absolument merveilleuse dans son audace et simple dans sa simplicité. Le pape Jean disait donc à propos du concile : « l'Esprit Saint et nous-même devons décider de rien imposer qui ne soit nécessaire ».

Après cela, il y eut tous les conciles du Moyen Âge qui sont totalement oubliés aujourd'hui, les quatre conciles du Latran puisque, comme vous le savez, ce n'est pas la basilique Saint-Pierre qui est la cathédrale du pape mais c'est Saint-Jean de Latran. Les quatre conciles du Latran ont légiféré sur les

³ Gal., II, 11-14.

questions de l'époque qui, pour nous, paraissent tout à fait dépassées. Puis nous arrivons ainsi au concile de Trente qui a eu affaire à la grande déchirure protestante et qui a défini avec force tout ce que les hérétiques Luther, Calvin, Zwingli niaient, en particulier la présence de la transsubstantiation, les sacrements, la grâce et ainsi de suite.

Et nous arrivons ainsi au concile Vatican I, comme mes professeurs ne l'appelaient pas au temps de mes études : c'était Vatican tout court puisqu'il n'y en avait eu qu'un et que, d'après eux, il ne devait pas y en avoir d'autre. Le concile Vatican I s'est terminé de façon abrupte quand l'empereur Napoléon III – j'y pensais ce matin en allant me promener sur le quai Napoléon-III au bord du lac, il faisait très beau – a rappelé les troupes françaises, puisque c'était sous la protection du pape et celle des baïonnettes françaises que se tenait le concile.

Tout cela pour vous dire que les conciles sont très datés et situés dans l'histoire de l'Église. Le concile Vatican I laissait apparaître comme une disproportion entre le ministère de Pierre (donc la définition de l'infaillibilité pontificale), il avait prévu aussi quelque chose pour les évêques et puis il s'est arrêté brusquement. Il y eut de grandes questions posées ; d'ailleurs quand je suis arrivé à Rome, la question n'était pas résolue et on consultait à droite et à gauche : le nouveau concile va-t-il être la continuation, le complément du concile du Vatican de 1870 ? Est-ce que ce sera un nouveau concile ? Le pape a tranché : les temps ont changé, ce sera un nouveau concile.

En 1870, le concile Vatican I a défini l'infaillibilité du pape, ce qui a suscité au moment de sa définition beaucoup de controverses et de refus. Vous savez qu'un certain nombre d'évêques français n'étaient pas contre le fait que le pape soit infaillible ; ils étaient contre *l'opportunité de définir* que le pape était infaillible. À leur tête il y avait Monseigneur Dupanloup. La veille du jour où on devait voter pour l'infaillibilité du pape, ces bons évêques français ont donc repris le train et sont repartis chez eux pour ne pas avoir à voter ce qui leur paraissait totalement inopportun. Ils n'ont jamais dit que ce n'était pas *vrai* mais que c'était *inopportun* ; on a retrouvé ces conditions d'opportunité tout au long du concile Vatican II. Quand nous voyons l'histoire, nous croyons que tout cela est tombé du ciel, en fait dans la réalité c'était un peu différent.

D'ailleurs chez les Anglais, les Anglicans, après la définition, il y a eu toute une campagne de presse pour dire qu'avec le pape infaillible, cela voulait dire que les Anglais devaient abandonner leur liberté non seulement de conscience mais d'intelligence et que si le pape disait d'honorer un âne, comme il était infaillible, il fallait honorer l'âne. On croit rêver, c'est comme ça que ça c'est passé.

À ce moment là, il y a eu John Henri Newman, *scholar* d'Oxford que le pape Benoît XVI vient d'aller, l'an dernier, béatifier en Grande Bretagne. Lors d'un repas chez le duc de Norfolk, il a eu cette phrase d'un humour typiquement british : « Si je suis invité à porter un toast à la fin d'un banquet – la chose que je déteste le plus au monde – avant de porter un toast au pape, je

porte un toast à ma conscience ». Cette petite phrase a changé l'opinion publique et on a compris que la définition de l'infaillibilité du pape n'allait pas contre la conscience et que le pape, comme tout le monde, était tenu de suivre sa conscience.

Ensuite, il y a eu l'intervention des évêques allemands – n'oublions pas le *Kulturkampf* – dans tout un contexte polémique, qui a donné l'occasion d'un échange de lettres entre les évêques allemands et le pape. Il s'agissait là aussi de bien préciser ce qu'était l'infaillibilité du pape qui était l'expression de la foi de l'Église et que pour cette expression le pape devait s'assurer du consensus donc de l'union et de l'unité de tous les évêques de l'Église universelle.

C'est ce qu'a fait d'abord le pape Pie IX pour définir le dogme de l'Immaculée Conception, puis le pape Pie XII pour l'Assomption : une consultation de tous les évêques du monde à la suite de laquelle le pape a pu dire que c'était la foi de l'Église universelle. Voilà donc les conciles dans l'histoire de l'Église.

Le 20 novembre 1961, le vieux cardinal Frings, qui était presque aveugle, et qui avait un jeune expert au concile – un expert très prometteur – qui s'appelait Joseph Ratzinger, qui était son porte-plume et parfois plus. Voilà ce qu'il écrivait : « les conciles sont toujours le produit d'une époque déterminée à laquelle ils apportent la parole de Dieu en lui donnant une nouvelle valeur correspondant à ses besoins. Certes ce qu'ils disent vaut pour tous les temps car la vérité éternelle s'incarne dans les paroles liées à un certain temps de l'histoire mais ils portent tous la marque originale de l'époque bien déterminée dans laquelle une situation spirituelle également bien déterminée exige que soit précisée la formulation d'une pensée, que soient prononcées des paroles qui désormais s'inséreront dans le patrimoine permanent de l'Église bien qu'elles rappelleraient toujours le moment qui a produit cette pensée et ces paroles ».

C'est pour l'avoir oublié que le mouvement, dit des Lefebvristes, s'est fixé sur une manière qui était tout à fait légitime et normale dans l'Église. Je me rappelle avoir subi une matinée difficile, il y a bien longtemps (j'étais encore à la secrétairerie du pape, avant d'être recteur à l'Institut catholique de Paris) ; j'avais reçu une délégation qui venait dire qu'on ne pouvait pas toucher à la messe de saint Pie V, car elle était la messe de toujours. Pour avoir tenté de les éclairer, je me souviens de leur avoir dit : « Vous savez, le pape Paul VI, c'est le Pie V de notre temps ». J'ai cru qu'ils allaient m'étrangler, je dis : « Écoutez, si vous réfléchissez, si on vous parle de la messe du pape Pie V, cela veut dire que ce n'est pas la messe du pape Pie IV, et puis la messe qui est toujours en latin, je crois qu'il n'y a aucun historien sérieux qui va prétendre que Jésus Christ a célébré la messe en latin ». Je ne les ai pas fait changer d'un iota. C'est très difficile quand on veut expliquer des choses qui vous paraissent évidentes, mais que vos interlocuteurs sont figés dans des catégories et ne comprennent pas ce qu'est le grand fleuve de la tradition de l'Église, que le magistère doit authentifier.

Le pape Jean XXIII convoque donc ce concile dans la conscience aiguë qu'il devait permettre à tous les évêques de l'Église catholique de s'exprimer. Il aimait bien parler latin, il disait : *res nostra agitur*. La vie de l'Église concerne tout le monde, ce n'est pas que le pape. Il faut donc que tous les évêques s'expriment sur ce que nous devons faire aujourd'hui dans l'Église ». Et, en s'adressant avec simplicité, il racontait les visites pastorales de saint Charles Borromée au lendemain du concile de Trente et il disait : « nous avons compris que c'était notre responsabilité d'évêque de Rome et de pape de l'Église universelle ». Le pape Jean XXIII, déjà avant le concile, a mis toute son insistance pour dire que s'il était (c'était une vérité de foi) le pape de l'Église universelle, c'est parce qu'il était l'évêque de Rome. Nous, les cardinaux en conclave (j'ai participé à un conclave), nous n'élisons pas un évêque que nous aimons, nous élisons l'évêque de Rome. C'est cet évêque de Rome qui est le pape.

Telle était cette idée de Jean XXIII et, en même temps, il y ajoutait l'unité de l'Église : « s'il plaît à Dieu, ce sera l'occasion de dire aux frères séparés : venez et voyez ».

Son prédécesseur le pape Pie IX, dans un contexte qui était polémique, avait lancé des invitations qui n'avaient pas été reçues et là, au contraire, les frères séparés sont venus. Non seulement ils sont venus, mais ils ont été encouragés, qu'ils soient anglicans, calvinistes, luthériens, réformés, orthodoxes à donner leur avis sur tous les textes du concile. Ils se réunissaient tous les mercredis après-midi sous l'autorité du vieux cardinal Augustin Béra. Ce dernier représente la continuité des papes que l'on oppose bien à tort : le Père jésuite Béra était confesseur du pape Pie XII, Jean XXIII l'a fait cardinal et lui a confié cette grande question de l'œcuménisme.

Dans son discours d'ouverture, le pape Jean XXIII, reprenant ce qu'il avait dit déjà souvent auparavant, a formulé ce qui a été rappelé des centaines et des milliers de fois depuis : « Autre est la doctrine immuable de l'Église et autre est la manière toujours nouvelle dont elle doit la présenter pour qu'elle soit acceptée et vécue par les fidèles ». C'était cela, le fameux *aggiornamento*. Ce n'était pas une rupture, mais c'était une nouvelle expression nécessaire pour la nouvelle situation de l'Église, une mise à jour qui n'était pas une remise en cause.

Je ne peux pas reprendre avec vous tous ces textes du concile, une immense matière : 100 000 mots, 16 documents, 4 constitutions, 9 décrets et 3 déclarations. Mais ce qui a été l'essentiel du concile a été :

1. L'image de l'Église.

L'image de l'Église, je me souviens : dans les cours de théologie que je suivais, c'était une image pyramidale qui était présentée par les professeurs de théologie : Jésus-Christ, le pape, les évêques, les prêtres, les religieux et tous les

fidèles.

La révolution copernicienne, comme on l'a appelée, c'était de faire place à la *Gemeinschaft* des Allemands : l'image de l'Église pyramidale fait place à la communauté du peuple de Dieu, qui tire son unité de la seule unité du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Comme disent les théologiens dans leur langue inimitable, nous sommes passé de l'anthropomorphisme hiérarchique au théocentrisme ecclésial, ce qui veut dire en termes plus simples que l'Église c'est ce peuple de Dieu qui surgit à l'annonce de la parole de Dieu, irriguée par la grâce de Dieu, par les sacrements et est guidé de façon infaillible. L'Église ne peut pas se tromper dans ce qu'elle enseigne de la foi.

Grande discussion autour de ce qui est devenu la collégialité épiscopale : ce sont tous les évêques qui participent à la responsabilité collégiale de l'Église. Tous les évêques sont responsables de toute l'Église et pas simplement de leur diocèse. Ils ont la responsabilité propre d'un diocèse.

Et puis on est arrivé à la Vierge Marie. Je me souviens que c'était presque inextricable, le concile était pratiquement divisé en deux. Tout le monde voulait honorer la Vierge Marie, mais presque la moitié croyait que pour l'honorer il fallait lui faire un document à part et l'autre moitié (qui était majoritaire à quelques voix près, y compris le pape) avait compris que grandir la Vierge Marie c'était l'insérer dans le mystère de l'Église comme prototype et modèle de l'Église. Nous venons de célébrer le 15 août avec cette image de l'Apocalypse qui m'enchant toujours dans l'introït de l'Assomption : cette femme couronnée d'étoiles avec le manteau pour soleil et la lune sous les pieds. C'est à la fois la Vierge Marie et l'Église. Voyez donc comment de la discussion à partir de thèses apparemment opposées, les Pères du concile ont réussi à avoir une vision unitaire.

2. Le renouveau de la liturgie

Ce qui a été le plus voyant, presque le plus flamboyant, et qui a provoqué aussi des ruptures, est donc le renouveau de la liturgie. Je me souviens que dans mes études au séminaire la liturgie n'avait pas droit à une grande place. Le grand enseignement était la théologie dogmatique et la théologie morale et on nous enseignait la liturgie, surtout à nous les futurs prêtres, à bien respecter les rubriques, c'est-à-dire tout ce qui est écrit en rouge dans les livres liturgiques, ce qu'on doit faire : s'agenouiller, se relever... Ca ne veut pas dire qu'aujourd'hui il ne faut pas appliquer les normes, mais ce n'est pas le plus important. L'important, c'est la grande vision de la liturgie céleste avec le prêtre, Jésus Christ qui est souverain, prêtre, prophète et roi, l'évêque qui en est l'image, les prêtres dans leur ministère et tout le peuple de Dieu, comme l'écrit la première lettre de saint Pierre : « Vous êtes édifiés en maison spirituelle pour constituer une sainte communauté sacerdotale, pour offrir des

sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 Pi, 5).

Cette conception est fondamentale : tout nous vient de la parole de Dieu et il faut donc ouvrir plus largement la parole de Dieu par la célébration en particulier de la sainte Eucharistie.

Pour ouvrir plus largement la parole de Dieu, il vaut mieux que, quand elle est proclamée, les fidèles auxquels elle est destinée la comprennent. Ce fut donc ce passage fameux du latin aux langues vernaculaires, ce qu'aujourd'hui on trouve tout à fait normal mais nous venions d'un monde où tout cela s'était figé. On avait oublié d'ailleurs qu'il y avait eu les premières querelles dans l'Église, quand l'Église était passée du grec au latin. Je repense à cela au mois d'août, à chaque fois que je lis dans le bréviaire la fête de saint Hippolyte et saint Pontien (13 août), je me rappelle que les conflits avaient déjà commencé. Il y avait un théologien illustre, saint Hippolyte qui reprochait au pape de l'époque ces nouveautés. C'était schismatique : l'Église, en célébrant la liturgie, avait toujours parlé grec, comment est-ce qu'on pouvait parler latin ? Ils se sont retrouvés tous les deux déportés dans l'île de Sardaigne par le potentat de l'époque et ils se sont réconciliés. Nous les fêtons maintenant ensemble.

Tout cela pour dire au passage qu'à chaque époque il y a eu ceux qui croient que, dans l'Église, ça toujours été comme ça et il ne faut pas que ça change et les autres pensent que, si on veut que ce soit toujours comme ça, il faut que ça change.

C'est facile à dire mais c'est un peu plus difficile dans notre ministère quotidien. Mais cela a été, en tous cas, cette pensée profonde : il faut ouvrir plus largement la parole de Dieu et elle doit être compréhensible à ceux à qui on la proclame. En même temps, pour les lectures de la parole de Dieu à la messe, on passe d'un formulaire réduit en étalant sur trois années le choix des lectures et, le dimanche, on dispose de trois lectures pour permettre justement cette connaissance plus grande de l'Ancien Testament, des lettres de saint Paul et des Évangiles.

3. La parole de Dieu

Récapitulons les apports du concile : l'image de l'Église, la vie liturgique et voyons à présent ce qui est le point de départ de tout : la Révélation, à laquelle le concile a consacré la constitution dogmatique *Dei verbum*, la parole de Dieu, qui est le texte le plus court, le plus bref, du concile et le plus important aussi, puisque tout repose sur la Révélation.

Là aussi il y avait deux écoles. L'une opposait les deux sources (l'Écriture Sainte et la Tradition) et l'autre (celle que le concile a canonisée) soulignait que toute la Révélation vient de Dieu. Maintenant, on sait, à travers toutes les études historiques qui ont été faites, que Jésus Christ n'a rien écrit et ses disciples non plus. Les quatre évangélistes (Matthieu, Marc, Luc et Jean) nous

proposent le même message mais présenté de façon différente. Saint Mathieu tente de convaincre ses compatriotes juifs auxquels Jésus a confié l'Ancien Testament, alors que saint Luc s'adresse aux Grecs, ses compatriotes, etc., mais en leur donnant le même message. Je me rappelle le best seller de mon enfance c'était, comme disaient les gosses, « les quatre évangiles en un seul ». Maintenant à un demi-siècle de distance, c'est le contraire : plus c'est différent, mieux c'est, on insiste sur le pluralisme des Évangiles. Chaque époque a sa vision des choses, il faut le comprendre et ne pas se figer sur l'une à l'exclusion des autres. La Révélation, c'est le Christ préparé dans une histoire, manifesté dans un temps historique et l'histoire d'une Église qui s'achemine vers la parousie.

4. La nouvelle attitude vis-à-vis de ceux qu'on appelait Ceux du dehors

Saint Augustin déjà nous avait enseigné : « Il y en a que l'on croit être dedans et qui sont dehors et il y en a qu'on croit être dehors et qui sont dedans ». L'appartenance de l'Église, avant d'être juridique, est la fidélité à la parole de Dieu.

C'est un regard nouveau, une interprétation nouvelle que l'on donnait de l'adage ancien qu'on m'a fait commenter quand j'étais un jeune potache : *extra ecclesiam, nulla salus*, hors de l'Église, point de salut. Est-ce qu'on allait envoyer en enfer des milliards d'hommes qui n'ont pas connu le message du Christ ?

Le concile a donc repris ce point, non sans difficultés, et pour poser les deux affirmations qui ne sont pas contradictoires mais complémentaires, auxquelles le cardinal Ratzinger, alors préfet du Saint Office, a donné un nouveau lustre qui a provoqué quelques contestations : *Dominus Jesus*, l'unique Église du Christ. C'est à travers cette unique Église du Christ, à travers des moyens, et là, je cite le concile *Lumen gentium* XV-XVII : « les hommes sont sauvés à travers des moyens que Dieu seul connaît pourvu qu'ils soient fidèles ». On retrouve le toast de John Henry Newman : « pourvu qu'ils soient fidèles à leur conscience ».

C'est ce décret très important sur les religions non chrétiennes, *Nostrae aetate*, qui avait commencé par une demande que le pape avait faite au cardinal Bèa : préparer un décret sur les relations de l'Église avec les Juifs. Ce qu'ayant appris, les ambassadeurs des pays arabes, que je recevais, sont venus se plaindre. Tout a failli capoter, comme on disait chez moi, et puis finalement on a compris qu'il fallait non pas supprimer ce décret sur les Juifs qui posait problème mais qu'il fallait l'englober dans un ensemble plus grand. C'est ainsi qu'on en est venu à la postérité d'Abraham, donc avec les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans et ces fameux trois cercles théorisés par le pape Paul VI dans sa première encyclique *Ecclesiam suam* qui était son programme, les relations œcuméniques avec les religions non-chrétiennes et avec les non-

croyants.

Je me souviens à ce sujet des confidences du philosophe Jean Guilton à Castelgandolfo. Le pape lui dit tout à trac, le premier 8 septembre – depuis qu'il était devenu pape, ils se rencontraient tous les 8 septembre – : « Cher maître, si vous étiez pape, quel serait le sujet de votre première encyclique ? ». Jean Guilton se triture l'esprit puis lui dit : « Très saint Père, ce serait sur la vérité ». Alors le pape le regarde et réplique : « Eh bien non, cher maître. Ma première encyclique sera sur le dialogue parce que vous avez raison sur la finalité, mais si vous voulez partager la vérité dont vous êtes en charge, il faut dialoguer avec votre interlocuteur », et c'est donc ce fameux texte : « avant de parler, l'Église doit écouter. L'Église se fait écoute, l'Église se fait conversation ». On pourrait en dire beaucoup à ce sujet.

Cette grande vision sur le monde entier me rappelle un déjeuner avec le pape Jean-Paul II. Il m'a demandé justement, contre toute attente de ma part, de m'occuper du dialogue avec les non-croyants et je lui disais :

– « Comment dois-je faire ? » (et j'attendais des directives... mais cela est un autre problème).

– « Alors vous avez été collaborateur de mon grand prédécesseur ? ».

– « Oui, vous vous rappelez l'encyclique *Ecclesiam suam* et les trois cercles ».

Il s'approche de moi et dessine avec sa fourchette :

– « Voilà : le pape est là », il répétait : « le pape est là. Le premier cercle, le plus proche, ce sont les chrétiens qui ne sont pas catholiques. Le second cercle, plus large, les croyants en Dieu qui ne sont pas chrétiens puis, dans le troisième, tous les autres ».

Alors, je lui dis, bien sûr en termes plus nobles :

– « Pour dialoguer, il faut être au moins deux, avoir un sujet de conversation, de préoccupation, une langue commune »

– « Dans le premier cercle c'est très clair, nous avons en commun la foi au Christ que nous partageons avec l'Évangile. Dans le second, nous croyons tous en Dieu et nous avons la religion et dans le troisième (il avait compris avant que je lui explique) c'est la même chose sauf que c'est l'inverse comme disent les humoristes, que je ne suis pas ». C'était l'époque des marxistes-léninistes qui nous persécutaient. « Comment peut-on dialoguer avec ceux qui nous persécutent ? ».

En réfléchissant, je dis :

– « Écoutez, je ne vois qu'une chose en commun mais elle est fondamentale : c'est l'homme ». Qu'est-ce que j'avais dit !

Avec son accent inimitable, il m'a répété :

– « L'homme, l'homme ! ».

Le terrain commun c'est évidemment la culture et, sans le savoir, j'ai mis en branle c'est qui est devenu le Conseil pontifical de la culture. Tout cela s'est donc fait dans le sillage du concile.

À propos du cardinal Garrone, *Garrone* comme disaient les Romains, j'ai

encore un pamphlet de cette époque dans ma bibliothèque (j'ai jeté tous les pamphlets mais j'en ai gardé un) : *La Garonne se jette dans le Tibre*. Le pape Paul VI avait entendu la philippique que le cardinal avait fait sur l'enseignement des séminaires selon les directives de Rome. Le pape l'appelle et lui dit : « Mon cher, ce que vous avez dit, il faut le faire ». Le cardinal répond : « Oh moi ? qu'est-ce que je vais faire ? ». Donc, après le concile, le pape l'a chargé de cette réforme de l'enseignement dans les séminaires, depuis Rome.

C'est donc dans tous les domaines qu'il a fallu opérer un recentrement sur le Christ, qui est au point de départ, qui est la source, et l'Église qui en est le reflet et donc le mystère de l'Église. Ce recentrement s'est exprimé de ces deux manières (les Pères du concile parlaient encore un peu le latin) : l'Église *ad intra* et l'Église *ad extra*. Pour l'Église à l'intérieur, c'était *Lumen gentium*, la lumière des nations et pour l'Église, si l'on peut dire, à l'extérieur, c'était le fameux document *Gaudium et Spes*, le schéma XIII.

Le cardinal Garrone m'a dit à ce moment-là, quand j'étais chargé des non-croyants : « Nous avons écrit ce texte comme une carte visite pour tous ceux qui ne sont pas dans l'Église et qui, en consultant ce que nous avons dit, comprennent ce que nous sommes, ces chapitres totalement inédits dans l'histoire de l'Église, dans l'histoire des précédents conciles qui avaient plutôt défini ce qu'était le Christ, ce qu'était la Trinité, ce qu'était la grâce, ce qu'étaient les sacrements, ce qu'étaient le pape et les évêques ». La constitution pastorale *Gaudium et Spes* a donc un chapitre sur la famille, un chapitre sur l'économie, un chapitre sur la culture, un chapitre sur les relations entre les nations, un chapitre sur la politique, reprenant donc l'adage romain bien connu : « rien de ce qui est humain ne nous est étranger »

Mais tout cela l'Église ne le faisait pas pour un mimétisme intra mondain mais elle le faisait, comme disait le pape, pour pouvoir communiquer avec le monde qui doit pouvoir nous comprendre, non pas pour être semblable au monde mais pour lui annoncer le message de l'Évangile. C'est le mystère de l'Église, de l'unité de l'Église, de l'Église dans le monde et au milieu du monde, avec un chapitre sur la culture auquel avait particulièrement travaillé le jeune évêque Karol Wojtyła. C'était là aussi une nouveauté dans un concile

L'Église, en vertu de l'Évangile qui lui a été confié, proclame les droits de l'Homme, parce que, pour toute une école qui continue d'ailleurs aujourd'hui, les droits de l'Homme, ce sont les « lumières », c'est le modernisme, c'est donc contraire à l'Église. Non, pas du tout : les droits de l'Homme, c'est de reconnaître en haute estime le dynamisme de notre temps qui partout donne un nouvel élan au droit. L'Église participe au changement du monde et l'Église reçoit le monde et toutes ces cultures dans lesquelles elle s'exprime. La foi s'exprime et se vit dans la culture et elle a vocation de les animer toutes – c'est le pape Jean XXIII qui l'a formulé le premier – sans s'identifier à aucune, même à celle avec laquelle elle a des liens privilégiés depuis des millénaires.

Là aussi, quand je faisais mes études, il y avait toute sorte de cultures, mais il y en avait une seule qui était la bonne, c'était la nôtre, et puis il y avait les autres. Passant de Charybde en Scylla, il y a beaucoup de penseurs aujourd'hui, chrétiens d'origine, qui magnifient toutes les cultures et qui déprécient la culture chrétienne. Ça fait partie du cheminement à travers le temps...

5. La mise en œuvre du concile

Disons simplement un mot sur la mise en œuvre du concile. Je reprends, pour faire bref, les dernières pages de mon livre : *Découvrir le concile Vatican II*.

Les lendemains du concile, loin de manifester la sève du printemps, annoncée par Jean XXIII et d'apporter après l'éclat de l'été, les fruits de l'automne, ont au contraire été perçus comme un hiver rigoureux traversé de bourrasques et rempli de tempêtes. La nouveauté de Vatican II est apparue aux uns comme un risque insensé et aux autres comme une timidité dépassée. Les uns ne retenaient que l'ouverture à Dieu et les autres que l'ouverture au monde, alors que le ressourcement biblique et l'enracinement existentiel s'étaient voulus œcuméniques et missionnaires.

Le peuple de Dieu réuni dans l'écoute de la parole et la célébration eucharistique pour porter témoignage de l'amour de Dieu en toute la vie se trouvait parfois désorienté par l'attitude de certains de ses pasteurs. La collégialité paraissait à certains s'opposer à la primauté, comme les laïcs aux prêtres, et les uns aux autres oublier le primat de la charité dans la vérité.

C'est vérifier la vieille loi, rappelé par John Henri Newman, à l'un de ses correspondants au lendemain du premier concile du Vatican : « Nous devons nous rappeler qu'il y a rarement eu un concile qui ne soit pas suivi dans l'Église d'une grande confusion ». C'est là le point de vue d'un historien.

Le même phénomène s'est produit avec Vatican II mais avec une ampleur due à la radicalité d'une crise imprévue, à son retentissement aux quatre coins du monde, à travers l'orchestration des médias.

Le concile a été suivi d'une mutation socio-culturelle dont le caractère cosmique est sans précédent, le triomphe des méthodes historiques, l'envahissement des sciences humaines, la révolte d'une partie de la jeunesse, l'urbanisation galopante, la sécularisation radicale, la crise du magistère, le désintérêt pour des directives venues d'une hiérarchie, la montée du politique, l'accaparement des choses terrestres, l'enfouissement dans l'égoïsme.

Le concile a dû inscrire son œuvre dans ce monde marqué par l'effacement des modèles culturels, la crise profonde des évidences, la dispersion du sens dans les domaines cloisonnés du savoir, la discontinuité et la contradiction entre les références, la contestation des systèmes et le soupçon des représentations.

Déjà vingt ans après le concile, Jean-Paul II, qui en a eu conscience, a

convoqué un synode extraordinaire, auquel j'ai eu le privilège de participer en 1985, pour tenter de retrouver l'inspiration initiale du concile pour le renouveau de l'Église, son ressourcement évangélique, son avancée missionnaire et c'est là que nous avons tout recentré sur les quatre pilastres fondamentaux du concile : la Révélation, l'Église, la liturgie et la mission de l'Église dans le monde de ce temps.

En même temps, nous avons retrouvé l'inspiration initiale, les ombres et les lumières sont apparues dans un relief saisissant, mais l'insistance a été mise, en particulier de la part des jeunes Églises, sur le renouveau biblique et liturgique, la coresponsabilité ecclésiale, le dialogue œcuménique, le dialogue interreligieux, le dialogue avec les non-croyants.

Dans notre rapport final, intitulé : *Dans la parole de Dieu, l'Église célèbre le mystère du Christ pour le salut du monde*, je crois que nous avons retrouvé une synthèse brève qui dit bien ce qu'a voulu être le concile et ce qu'il demeure au milieu des ombres et des lumières qui sont de tous les temps. Dans la parole de Dieu, l'Église célèbre le mystère du Christ pour le salut du monde, évite une fausse opposition entre le doctrinal et le pastoral, puisque le vrai but de la pastorale, c'est de partager la vérité du salut. L'évangélisation n'est pas une option de quelques-uns qui sont missionnaires, c'est le premier devoir de tous les Chrétiens.

Le pape Jean-Paul II a lancé ensuite la nouvelle évangélisation et son successeur actuel, Benoît XVI, en a fait le thème du prochain synode des évêques.

L'Église est donc sacrement du salut pour le monde entier, recélébrée dans le grand jubilé de l'an 2000. Et au lendemain de l'an 2000, dans une relecture inspirée des décennies postconciliaires, le pape Jean-Paul II, alors que certains attendaient une autosatisfaction, une autocélébration (« c'était merveilleux, l'Église, les millions de pèlerins à Rome ! »), le pape a repris saint Luc (V, 4) : *Duc in altum*, avancez au large.

Et dans sa lettre apostolique *Novo millennio adveniente*, au terme du grand jubilé, voilà sa conclusion qui sera aussi la mienne : « Chers frères et sœurs, quelles richesses le concile Vatican II ne nous a-t-il pas données dans ses orientations : à mesure que passent les années, ces textes ne perdent en rien de leur valeur ni de leur éclat. Il est nécessaire qu'ils soient lus de manière appropriée, qu'ils soient connus et assimilés comme des textes qualifiés et normatifs du magistère, à l'intérieur de la Tradition de l'Église. Alors que le jubilé est achevé, je sens plus que jamais le devoir d'indiquer le concile comme la grande grâce dont l'Église a bénéficié au XX^e siècle. Il nous offre une boussole fiable pour nous orienter sur le chemin du siècle qui commence ».